

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Amédée BEAUD

Pourquoi on les chasse : Echos du Collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 33-35

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Pourquoi on les chasse

Il faisait froid. L'hiver était là, avec sa neige blanche, ses glaçons qui pendent aux toits des maisons, sa bise glaciale qui vous fouette le visage.

Un pauvre petit enfant errait dans la rue. Ses pantalons courts laissaient voir des mollets rougis par le froid. De ses vieux souliers percés, trop grands pour lui, sortait par endroits le papier qui enveloppait de mauvais bas ou les remplaçait peut-être. Un paletot en lambeaux couvrait son petit corps ; sur la tête, rien !

Le matin, il avait quitté la maison sans avoir mangé. Le père était rentré ivre, la veille, dans la pauvre mansarde où il n'y avait pas un morceau de pain, pas un sou pour en acheter. Et quand le petit s'était écrié : « J'ai faim », la pauvre mère, en pleurant, avait jeté un long regard sur le mari qui dormait, les coudes sur la table et la tête dans les mains ; puis se couvrant le visage de son tablier, elle s'était laissée choir sur une chaise.

Enfin, l'homme s'était réveillé et, son oeil hagard ayant

rencontré sa femme qui pleurait et son enfant effrayé, il avait frappé un grand coup de poing sur la table ; puis, au milieu du hoquet continu de l'ivresse : « Quoi !...l'on pleure ici, avait-il crié... Grimaces !... Allons la femme... au travail et toi... le petiot... Va-t-en chercher du pain ! »

Et l'enfant s'était sauvé, en courant, heureux de n'avoir pas été battu !

Chercher du pain ! Le pauvre mendiant l'avait déjà fait si souvent, il était si connu ! Il se présenta chez le boulanger du coin, un vieux grognard, qui toujours avait eu pitié de lui. Aujourd'hui le vieux le chassa :

— « Allons, c'est bon à la fin!... toujours les mêmes... qu'ils travaillent pour nourrir leur mioche... Boivent tout ! File, et que je ne te revoie plus ! »

Les larmes aux yeux, le petit affamé alla frapper à d'autres portes ; mais on se lassait de donner, partout on le repoussa. Il voulut alors s'adresser aux passants; hélas ! les refus essayés l'avaient rendu timide. Il disait: « j'ai faim ! » mais il le disait trop bas et bien des passants ne l'entendaient pas. Ceux qui l'entendaient le trouvaient si misérablement vêtu qu'ils croyaient à une spéculation de ses parents sur la charité publique, et ils continuaient leur route sans ouvrir la main.

L'enfant continuait aussi la sienne, le cœur toujours plus triste, répétant : « J'ai faim, j'ai faim ! »

Soudain, il s'arrêta.

Dans une grande cour, une cinquantaine de fils d'ouvriers comme lui jouaient. Ceux-là avaient de meilleurs pères : on le voyait à leurs vêtements simples mais propres et chauds, à leur visage rose et épanoui. Quelques uns se donnaient la main et couraient à la rencontre de leurs compagnons, tâchant d'en enlacer un dans les replis de leur chaîne aux vivants anneaux. Le captif augmentait la chaîne qui s'allongeait rapidement au milieu des éclats de rire et des cris joyeux.

Du perron d'un grand bâtiment, au fond de la cour, une bonne sœur à la blanche cornette surveillait la troupe enfantine.

Longtemps, le mendiant considéra ce spectacle au travers de la grille qui fermait l'entrée de la cour ; puis, comme sortant d'un rêve, il s'écria : « J'ai faim ! »

Un des plus jeunes de la troupe, se retourna à cette exclamation. Après avoir considéré un instant celui qui l'avait poussée, il vint à la sœur, puis, montrant de son doigt minuscule le petit inconnu :

« Ma sœur regardez, là-bas, près de la grille... il a dit : « J'ai faim ! »

La bonne sœur accourut : son cœur se fendit à la vue de cette misère. Caressant le malheureux enfant de sa main et de ses douces paroles, elle disparut avec lui dans le grand bâtiment. Quand le mendiant ressortit, il n'avait plus faim ; il était chaudement vêtu et portait sous son bras les hardes qui le couvraient à son arrivée. La sœur l'accompagne jusqu'à la grille, l'embrassa et lui dit : « Tu sauras revenir ? — Oh oui ! » répondit l'enfant qui passa la main sur ses grands yeux humides et partit en courant pour se montrer plus tôt à sa mère.

La bonne sœur des orphelins s'était acquise un droit de plus à la reconnaissance des malheureux !

Et c'est pour cela qu'on les chasse ! A. BEAUD.